

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n 1]

TROISIEME PARTIE

DEUX RIVALES

I

Les contrevents, disloqués, pendaient.

Albine avait apporté la clé.

Elle fut prise de l'envie folle d'y entrer et résista d'effacement. On pouvait la voir, s'étonner, réfléchir, comparer ; un point de ressemblance, échappé jusqu'alors, pouvait frapper les esprits et la faire reconnaître.

Elle passa, sans plus se retourner, craignant de céder à la tentation et marchant si vite qu'on eût dit qu'elle s'enfuyait.

Mais son émotion s'accrut encore quand elle se trouva en face du château de Lesguilly.

Là elle fut obligée de s'asseoir.

Là, elle comprit, seulement, combien était téméraire son entreprise...

Comment allait-elle s'y prendre pour feindre si bien que Paul n'aurait aucun soupçon ?...

Paul était là, dans ce château qui avait appartenu à son père !... Albine aurait-elle la force de ne se point trahir en se trouvant dans la chambre où elle avait assassiné Gaspard ! ?

Elle s'était assise auprès du parc et regardait.

Elle contenait les battements douloureux et précipités de son cœur et cherchait à s'habituer à son émotion...

Enfin, elle ne pouvait rester là, longtemps.

Elle se leva, s'avança vers la grille...

Comme la grille n'était pas fermée, elle entra et avisant un jardinier, — celui-là même qui avait fait à Paul les honneurs du château — s'avança vers lui.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante je voudrais que vous me conduisiez auprès de M. Paul.

Le jardinier se retourna, la regarda un seconde, puis pipant sa bêche en terre :

— C'est facile, monsieur n'est pas sorti, voulez-vous me suivre ? J'ai vu monsieur tout à l'heure à la fenêtre du cabinet de travail ; je vais le prévenir.

Ils traversèrent ensemble le jardin et entrèrent au château.

Albine suivait le jardinier machinalement.

Tout à coup le jardinier se retourna :

A propos, dit-il qu'il est-ce qu'il faudra que je lui annonce, à M. Paul ?

— Sa nourrice.

— Ah ! vous êtes la nourrice de monsieur, très bien.

Le jardinier la laissa dans un petit salon et disparut. Albine s'assit et attendit tête basse.

Des pas précipités, une porte ouverte brusquement, et Paul se trouvait devant elle, les sourcils froncés l'air mécontent.

— Toi ? Que viens-tu faire ?... Et qu'il t'a si bien renseignée ?...

— Pardonne-moi, mon cher enfant. J'étais inquiète de ne pas savoir où tu te trouvais... En même temps j'étais triste de voir que tu te défiais de moi... au point de me faire parvenir tes lettres par l'intermédiaire d'un ami... Que t'ai-je fait, mon enfant, pour que tu agisses ainsi envers moi ?... Est-ce que je ne mérite plus ta confiance... Est-ce que je mérite plus ton affection ?...

Elle était si pâle et semblait si émue, que Paul eût pitié d'elle.

— C'est vrai, dit-il, j'ai peut-être usé de défiance envers toi. Je te prie de me pardonner... mais on m'avait fait promettre le secret, et ce secret ne m'appartenant pas, je ne pouvais pas te le confier. Je t'ai demandé, ma bonne qui t'a renseignée, à Paris, et t'a instruite de l'endroit où je me trouvais.....

— Surprise de recevoir tes lettres par un commissionnaire alors que je croyais que tu étais loin de Paris, je me suis informée. Le commissionnaire a parlé. Ton ami Vaubertin n'a pu me dire ce que tu faisais ici... mais du moins, il savait de quelle endroit de France arrivaient tes lettres. A Recey j'ai interrogé beaucoup de monde, j'ai décrit ta personne, enfin, je me suis informée et c'est ainsi que j'ai pu parvenir jusqu'à toi.....

Paul la laissait parler... ennuyé... craignant en se confiant à elle, de déplaire à la marquise.

Albine le comprit, et douloureusement :

— Mon enfant, dit-elle, je ne veux pas être un obstacle à tes projets... je suis contente de t'avoir vu... je vais repartir.....

— Reste, dit-il... aussi bien tu pourras m'être utile, puisque te voilà près de moi.....

— Si je peux t'être utile, tant mieux.

— Dans quelques jours, je le prévois, je serai obligé de retourner à Paris. J'aurai terminé ici — sans réussir — la tâche dont je m'étais chargé. Puisque tu as eu l'idée de ce voyage, avant de rentrer à Paris, nous irons à Avallon, qui n'est pas loin, et là nous mettrons à exécution le projet que j'avais conçu autrefois de rechercher mes parents.....

— Je suis à tes ordres, mon enfant, dit-elle sans forces.

Il se leva, un peu adouci, et passant un bras sous le bras de sa mère, il l'entraîna dans le château.

— Viens, dit-il, en riant, que je te fasse visiter mon domaine.

— Comment se fait-il que je te retrouve ici ?

— Ça, ma bonne, c'est une partie du secret que je ne peux te confier. L'autre partie, je peux la dire, en te recommandant le silence, bien entendu ; je suis à Recey en train de rechercher quel peut bien être l'auteur d'un assassinat commis il y a plus de vingt-cinq ans sur le propriétaire même de ce château, Gaspard de Lesguilly. Pourquoi trembles-tu ?.....

— J ne tremble pas, tu te trompes, mon enfant.... j'ai glissé sur le parquet et je me suis retenue à ton bras... Et l'assassin, tu le connais ?.....

— Pas encore !... Pense donc !... après vingt-cinq ans !

— Mais tu le trouveras, j'en suis certaine.

— Ah !

Et sa figure s'éclaira. Elle respirait plus facilement.

— Je vais te faire l'histoire de ce crime. Cela est intéressant, d'autant plus qu'il s'est commis ici.